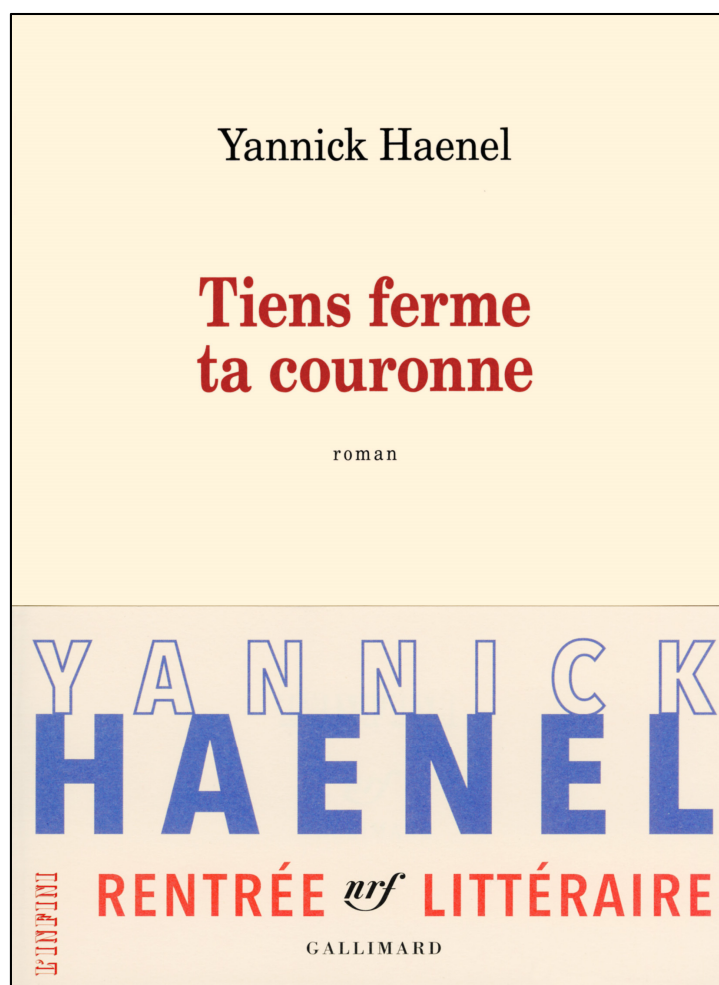


**BOOKS**

**Yannick Haenel, *Tiens ferme ta couronne*, Paris, Gallimard, 2017, 352 p.**



Finaliste du Prix Goncourt 2017 et lauréat du Prix Médicis 2017, *Tiens ferme ta couronne* offre une vision particulière sur des questions sociales, politiques et philosophiques, tout en illustrant une réalité envahie par

l'illusion et la mythologie, vue depuis la perspective d'un personnage-écrivain antisocial.

Jean Deichel, le protagoniste-narrateur, mène une vie monotone et pathétique. Il consacre tout son temps

à écrire, à regarder des films et à boire de la vodka dans son appartement sommaire et obscur de Paris, décrit comme une « tanière ». L'alcool lui cause parfois des hallucinations et des cauchemars. Après avoir écrit un scénario, *The Great Melville*, un hommage à l'auteur de *Moby Dick*, il veut que Michael Cimino le lise, car il croit que le scénariste est le seul qui puisse véritablement le comprendre. Deichel est surpris quand sa vie monotone s'anime : contacté par plusieurs personnes, il reçoit des responsabilités, il noue des relations et prend des engagements. Obligé à déménager, il se sent comme un exclu, toujours sous des regards méfiants hors de son appartement, au restaurant ou au musée de New York : « Ce soir, le paria, c'était moi. » (p. 125) A part le statut de l'écrivain vu comme un *paria*, d'autres thèmes viennent ponctuer le récit : la solitude, la folie, le cinéma, autant d'amorces de réflexion sur des questions philosophiques qui envisagent la beauté, la vérité, la mort, l'absolu.

Le titre porte en lui le symbole qui « règne » sur tout le récit – la couronne – qui renvoie à la royauté, mais aussi à la couronne du daim et à celle de l'arbre. Il est essentiel pour le personnage-narrateur de tenir « ferme » sa couronne, mais qu'est-ce que cela signifie ? On peut interpréter la couronne comme l'ensemble de noms griffonnés au feutre rouge sur les murs de sa chambre pour former un arbre. Le personnage les récite parfois pour ne pas perdre la maîtrise de soi-même, pour se réveiller des cauchemars, pour dissoudre ses hallucinations. La couronne comme symbole de la souveraineté renvoie aussi au mythe du Roi du

Bois, du sacrificateur devenu victime, où le daim blanc symbolise la vérité qui se dévoile. Tenir ferme la couronne garantit l'accès à la vérité cachée, que le personnage cherche ardemment dans les films qu'il regarde sans cesse : « je me consacrais à une tâche qui me semblait essentielle, quasi sacrée, ce genre d'activité qui touche à l'absolu » (p. 73).

Cette chasse à la vérité n'est pas seulement une légitimation pour sa vie passive, mais aussi une solution pour les problèmes sociaux et politiques abordés dans le livre. À travers les films et la littérature, le protagoniste exprime ses opinions par rapport au capitalisme, à la démocratie fondée sur le sacrifice, au crime et au génocide, à l'Amérique vue comme une utopie échouée. Le narrateur renvoie à des films comme *The Deer Hunter*, *Heaven's Gate*, *The Sunshiner*, *Apocalypse Now*, pour donner l'image d'une Amérique guerrière bâtie sur le crime et sur la lutte des classes. On discute aussi les attentats djihadistes qui ont eu lieu à Paris, à Bruxelles, à Istanbul, à Berlin.

Le livre se remarque par la mise en valeur du mythe, qui se mélange avec l'histoire et le réel, par la synesthésie provoquée par les descriptions picturales d'une réalité transfigurée par les hallucinations, par la présence des endroits chargés de significations et aussi par l'insertion des scènes filmiques. Les personnages sont soit comiques (Mme Figo, Tot, l'hôte du restaurant, « sosie d'Emmanuel Macron »), ayant des traits bizarres et exagérés (les deux moustachus), soit réels (Michael Cimino, Isabelle Huppert), soit des femmes déifiées (Lena Schneider, Anna).

Le texte foisonne en symboles liés au mythe de la déesse Diane : la couronne et le daim blanc, le rameau d'or, la forêt, l'œil révélateur et la chasse perçue comme une voie spirituelle vers le divin. Ainsi, Deichel est prié de garder le chien de son voisin, qui l'avait initié dans la chasse. Le dalmatien, Sabbat, peut être identifié à celui offert par Pan à Diane, ce qui fait de lui le chien sacré qui accompagne Deichel dans la poursuite du vrai. Il y a aussi le symbole du chiffre trois dans la construction du livre, car il est divisé en trois parties, mais aussi à l'intérieur du texte : le héros possède toujours sur lui trois objets et c'est la vision du triangle qui le sauve dans ses illusions et ses accès de folie.

Après plusieurs rencontres et expériences qui semblaient hors du temps et qui ont plongé Deichel dans la détresse et l'inquiétude, le récit se clôt avec un nouveau commencement : le personnage se trouve dans le même état

solitaire qu'au début, à la chasse à l'épiphanie, non plus dans son appartement, mais dans un lieu sacré, plus proche de la divinité, au bord du lac de Némi d'Italie, où il espère rencontrer la déesse Diane. Si au début il venait de finir son scénario sur Melville, à la fin on le retrouve en train d'écrire un livre sur Cimino.

Le livre peut être un délice pour les cinéphiles, mais les références cinématographiques n'atteignent pas le point où elles pourraient ennuyer un non-initié. Le style employé réussit à transposer le lecteur dans le récit, pareil à Cimino, qui fait vivre ses scénarios seulement par l'entremise la parole, sans les porter à l'écran. Il est recommandé de lire lentement le livre, il faut prendre du temps pour le savourer et non seulement suivre le fil narratif.

**MELISA MĂRCUȘ<sup>1</sup>**

---

<sup>1</sup> *Cette contribution est un hommage au centenaire de la Grande Union roumaine de 1918.* **Melisa MĂRCUȘ** est étudiante en master 1 à la Faculté des Lettres de l'Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca. Ses domaines d'intérêt sont les arts visuels, la philosophie et la linguistique. Email : melisa\_marcus@yahoo.com.